

Depuis l'époque de Numa Pompilius, la coutume de prévenir l'ennemi avant de l'attaquer paraissait tellement aller de soi que nul n'a jamais songé combien il serait plus simple et plus commode de s'approcher par derrière, à pas de loup, et, sans interpeller la victime, de se jeter sur elle et de la saisir par la gorge. Une telle stratégie ne pouvait naître que dans un pays sortant de la tempête purificatrice de la révolution nationale-socialiste. Cependant, à l'époque où le chancelier et le Führer de la nation allemande signa l'ordre d'investir le minuscule pays dont il sera question dans ce récit, ledit pays n'était plus que la huitième ou la neuvième acquisition du Reich, et la stratégie du silencieux Blitzkrieg avait déjà perdu de sa nouveauté.

Comme lors des campagnes précédentes, l'invasion se déroula sans surprise pour le commandement, en stricte conformité avec le plan. Il serait inutile de décrire l'opération tout entière ; contentons-nous de résumer les étapes de l'offensive principale. Vers cinq heures du matin, une colonne de motards apparut sur la voie menant au poste frontière. Ils roulaient en première, quatre par quatre, les mains collées au guidon, suivis d'énormes véhicules blindés tonitruants, qui avançaient en creusant des trous dans la chaussée ; derrière eux, une limousine transportait le guerrier en chef, alors que les officiers de l'état-major fermaient la marche, doucement brinquebalés dans leurs voitures. Cela surgissait du brouillard comme engendré par le néant. Le poste frontière : deux poteaux reliés par une barre transversale. À côté de la route se dressait une maisonnette en brique à un étage. Lorsque le premier quatuor, dont les casques gris vert évoquaient des pots de chambre renversés, eut atteint le passage à niveau, le garde frontière en costume d'opérette, debout à côté de la manivelle, n'eut aucune réaction : majestueux, une hallebarde à la main, svelte et immobile comme sur une carte postale, il fixait l'horizon d'un regard exalté et limpide. Un sous-officier dut descendre pour actionner lui-même la manivelle. La barrière bariolée remonta avec un grincement, mais, à mi-chemin, se coinça — et le sous-officier, éructant, jurant, secoua la poignée de la machine rouillée dans tous les sens. Un retard menaçait de compromettre le déroulement impeccable de l'opération minutée avec précision.

Un adolescent de dix-huit ans, chef du poste frontière, apparut sur le seuil de la maison en brique ; il bâillait voluptueusement, frissonnant dans la fraîcheur matinale. La brume enveloppait les collines ; dans les branches emperlées de rosée des taillis bleuâtres, les oiseaux commençaient à peine à se réveiller. Le blaireau sortait de sa tanière, les yeux exorbités, pleins de sommeil. Le chef adolescent dévisagea cette armée d'un air maussade, en se demandant si ce n'était pas un rêve ; puis, avec le flegme de celui qu'on a tiré de son lit, défit lentement son étui.

Il resta étendu devant la maison ; la casquette surmontée d'un monogramme traînait par terre ; le vent jouait dans sa chevelure dorée. Un coup de pied entre les jambes ramena à la raison le garde frontière, qui se tenait toujours, cloué sur place, à côté du passage à niveau, alors qu'un

coup de crosse faisait voler son arme postiche. Pendant ce temps, un soldat coiffé d'un pot de chambre vert grimpa sur le toit et arrachait du mât l'étendard du pays, ce qui lui vaudrait une décoration. Et tout l'espace fut couvert de poussière et de fracas.

Des choses identiques se passèrent en d'autres endroits, et en moins d'un quart d'heure la frontière était franchie. Les parachutistes — gaillards aux manches retroussées, armés de couteaux et de fusils automatiques — investirent les points que le commandement se plaisait à définir comme « stratégiques ». Simultanément avait lieu un débarquement naval. Lorsque les bâtiments de la marine marchande du royaume, qui comptait soixante-cinq navires dispersés de par le monde, furent informés de ces événements, ils refusèrent de regagner leur port, mais des navires spéciaux les attendaient dans les eaux territoriales et à la sortie des détroits. Ce fut rapide, précis et inévitable. L'objectif fixé par le chef suprême au commandement et par le commandement à l'armée fut atteint en un délai minimum ; il en avait toujours été ainsi et il en fut encore ainsi cette fois-là. Au quartier général, les téléphones sonnaient sans trêve, les visières vernies des stratèges se penchaient sur les cartes, le télégraphe tambourinait des dépêches chiffrées. Ce mécanisme trop lourd et trop sophistiqué, ces généraux qui percevaient des salaires trop élevés, cette science militaire qui guidait chacun de leur pas constituaient un ensemble trop sérieux, trop important et trop noble pour qu'on pût sans manières ni secrets, sans pompe macabre ni plan inutile, étayé par une documentation surabondante, tordre le cou à un pays désarmé et impuissant. Par ailleurs, mus par leur romantisme atavique, les conquérants éprouaient un besoin presque inconscient de présenter comme un exploit héroïque ce qui n'offrait guère plus de danger qu'une promenade à la campagne. Une masse bruyante, tonnante, drapée dans un nuage de poussière avançait le long des trois axes menant à la capitale, et les bourgades décorées de leurs églises au clocher sonnait le tocsin surgissaient de derrière les collines, dans la pâle lumière du soleil d'avril. Le pays, confit dans son histoire fantomatique de conte de fées, n'était guère plus vaste qu'un bec de moineau : « *Lächerliches Landchen* », selon la formule du Führer allemand. Les escarmouches insignifiantes qui avaient, par endroits, obscurci cette matinée, ne pouvaient pas plus empêcher l'invasion qu'une fronde d'enfant n'est capable d'arrêter un éléphant. En trois heures, la campagne fut achevée, et les bombardiers qui survolaient le royaume n'avaient pas épuisé leurs réserves de combustible.